

Nous disons déjà depuis longtemps que les fermes écoles, situées dans tous les départements de France et par conséquent sous tous les climats, pourraient rendre de grands services pour résoudre une foule de questions qui laissent malheureusement depuis bien longtemps l'incertitude dans l'esprit des cultivateurs, et nous devons remercier M. le ministre de l'agriculture d'être entré dans une voie qui peut être féconde en résultats ; car la question des engrais chimiques n'est pas la seule qui présente des incertitudes ; le système qui vient d'être si heureusement inauguré par M. Gressier peut s'appliquer à d'autres engrais, aux plantes ou aux racines fourragères, aux céréales, aux graines, aux animaux, aux divers systèmes d'engraissement, etc., etc.

On veut fonder à grands frais des stations d'essais agricoles ; mais ces stations sont toutes créées, elles existent, elles ont à leur tête des hommes intelligents, des hommes dévoués aux progrès, et il serait bien facile d'en faire usage avec cet ensemble que demande les expériences, car sans cela elles ne sont jamais concluantes. Il serait donc utile de donner aux directeurs la double mission de diriger une ferme-école et une station d'essais, ce qui serait d'autant plus avantageux qu'il deviendrait facile de constituer de l'unité dans la manière dont les expériences auraient lieu.

Il ne suffit pas de pratiquer des essais et de constater des résultats sans se livrer aux observations les plus minutieuses, sans se rendre compte des causes qui ont amené ces résultats ou qui les ont empêchés de se produire. Ainsi, la plupart de ceux qui ont fait des essais comparatifs sur les engrais chimiques ont donné des chiffres sans tenir compte de la différence existant entre ces engrais et ceux de ferme, particulièrement au point de vue de l'état de décomposition et d'assimilation dans lequel se trouvent les uns et les autres, sans se préoccuper de la chaleur, de l'humidité, sans avoir égard à la nature du sol et à celle de la plante, sans faire connaître l'époque des semailles, des façons, qui le plus souvent exercent une grande influence sur l'avenir des plantes, etc., etc.

Pour éviter les inconvénients que nous venons de signaler, on créerait à Paris une commission d'agriculture recrutée parmi les savants et les praticiens. Cette commission se réunirait trois à quatre fois par an ou même plus souvent, selon les besoins, et elle serait spécialement chargée de formuler un programme relatif aux expériences qu'il serait utile de faire.

Ce programme serait exactement exécuté par les directeurs de fermes-écoles ; ces derniers suivraient pas à pas tous les effets se produisant pendant le cours des expériences, et ils

les formuleraient dans un rapport qui serait adressé à la commission supérieure d'agriculture. Ces rapports seraient examinés avec le plus grand soin et les faits en résultant passeraient dans le domaine de la publicité. De cette façon disparaîtraient toutes ces incertitudes qui retardent le progrès, car l'habitant des campagnes n'aime pas à se jeter dans un système nouveau lorsqu'il n'est pas bien sûr d'obtenir un résultat satisfaisant ; il craint les déceptions et il a certes bien raison.

Tout travail mérite un salaire, et par conséquent on accorderait aux directeurs des fermes-écoles une subvention qui serait en rapport avec l'importance et le nombre des essais auxquels ils seraient livrés.

Au moment où les fermes-écoles sont en quelque sorte en voie de réorganisation, il serait facile de leur faire subir la transformation que nous venons d'indiquer. C'est, à notre avis, le seul moyen pratique et rapide d'organiser des stations d'essais sur toutes les parties de la France. Nous appelons donc particulièrement sur ce point toute l'attention de M. le ministre, qui s'occupe avec tant de sollicitude de tous les intérêts de l'agriculture.

A DE LAVALETTE.

*Revue d'Economie Rurale.*

#### Utilité des linottes et des alouettes.

On sait que les linottes se nourrissent de préférence, suivant les saisons, de graines de lin, de chanvre, de colza et aussi de celles de choux, de navets, de radis, etc., mais, après la récolte, elles ne peuvent plus manger que celles qu'elles trouvent à la surface du sol. Quand vous voyez une bande, presque toujours nombreuse, de ces petits oiseaux s'abattre sur un terrain quelconque, vous pouvez être certain qu'ils vont y chercher non-seulement des graines et des plantes cultivées qui étaient excrus sur ce terrain, mais aussi celles des plantes nuisibles aux récoltes. Dans les plaines surtout, où ne vont pas la plupart des oiseaux bocagers, les linottes sont, avec les alouettes, les deux principaux expurgateurs de ces mauvaises graines.

A certaines époques de l'année, au printemps plus particulièrement, elles détruisent une très-grande quantité d'insectes et, chose remarquable ! ce sont surtout ceux qui attaquent et qui peuvent détruire, dans leur jeune âge, les plantes dont les graines doivent plus tard servir à leur nourriture.

Voici, à l'appui de cette assertion, un fait qui se produit journellement chez un de mes ouvriers de la vallée de Hamars, le sieur Ed. Miray, qui me l'a signalé, supposant avec raison,

— par suite de la lecture des diverses notices que j'ai publiées depuis 1857 sur l'utilité des oiseaux, — l'intérêt qu'il pouvait avoir pour moi.

Cet ouvrier, dont la petite pépinière, ainsi que les pommes de terre, les betteraves et même les haricots de son jardin qu'il cultive avec beaucoup d'intelligence, sont ravagés d'une manière déplorable par les mans (vers blancs) a, d'un autre côté, des choux de diverses espèces abimés par les puces de terre (altises). On ne peut pas estimer à moins de 1,000 fr. (\$200) la perte qu'il éprouve pour l'avenir de sa pépinière.

Eh bien ! si la main de l'homme est impuissante à détruire ces très-petits insectes, il n'en est pas de même du bec de certains petits oiseaux, car ces mêmes choux, les plus jeunes particulièrement, qui ont le plus besoin de protection, sont constamment visités par deux couvées, l'une de linottes, née dans une haie voisine, l'autre de rossignols de muraille (vulgairement pêtreau couronnée) élevée dans un trou de mur, tout près de la porte de la maison. Ces oiseaux sautillent d'un chou à l'autre pour les épuceter et doivent, en raison de la petitesse de ces insectes, en détruire chaque jour des milliers. C'est ainsi qu'ils payent l'hospitalité et la protection qui leur ont été accordées par le propriétaire de ce jardin.

Ce que font les linottes pour ces choux ne doivent-elles pas le faire aussi pour les jeunes plantes de colza, de navets, de radis, etc. ? Et alors, après avoir protégé ces diverses plantes contre les attaques des insectes, elles prélèveraient tout simplement, plus tard, leur salaire en se nourrissant de leurs graines.

N'en est-il pas de même du reste, comme je l'ai dit, des alouettes préposées, dans les plaines, où ne vont pas la plupart des oiseaux bocagers, à la destruction des insectes (cécidomyies, élaters, sauterelles, etc.) qui attaquent le blé dont le grain sert à leur nourriture ?

Quelle admirable prévoyance de la Providence ne faut-il pas encore voir dans ces deux faits, qui viennent si puissamment militer en faveur de la conservation de certaines espèces, au moins, de petits oiseaux.

Je n'hésite pas du reste à attribuer de nouveau à la très-grande diminution dans le nombre des alouettes, la multiplication des deux petits insectes qui, d'abord, rongent les boutons floraux des colzas et ensuite déposent leurs œufs dans les siliques (cosses).

De ces œufs sortent deux espèces de petits vers : les uns qui font boursoffler, puis éclater et dessécher les cosses en partie, généralement ; les autres qui détruisent chacun deux graines, en moyenne, avant d'avoir